L'âge de l'homme (occidental)

Ioan Negrutiu, Michel Serres (extrait)

Chez l'homme, l'évolution biologique — son cordon ombilical à la nature —, se double d'une évolution culturelle, celle qui fait son *«hérédité sociale»* : en pensant *«demain»*, des cultures diverses ont institué l'âge de l'homme : idées, visions du monde, institutions. Tout en vivant pleinement dans et avec la nature.

Les (r)évolutions agraires successives ont ouvert la voie à la sophistication sociale et technologique, avec une civilisation occidentale qui s'est faite par une obsessive addiction à l'innovation. Une culture faustienne, une sacralisation de la technologie, avec aujourd'hui la bombe, la conquête spatiale, l'Internet, la marchandisation du vivant, l'accélération des évolutions sociales. Et le saut démographique.

En objectivant le monde, l'Occident a imaginé et *«performé»* la démesure, agriculture en tête, partout, en tout, pour tout. Plus n'est jamais assez. Cette *«mutation»* lui a permis de créer son nouveau ou autre monde, et donc ses limites : séparation d'avec la nature, l'illusion d'échapper aux lois de la thermodynamique. Ce n'est que partie remise.

Son approche minière et *low cost* du patrimoine naturel est entretenue par une géopolitique ressourcescentrée dans laquelle *«notre rapport fondamental avec les objets(-monde) se résume dans la guerre et la propriété»* (Michel Serres, 1990). Ce comportement parasitaire se traduit par le culte de la dette, de la compétition débridée, doublée par le sens aigu des *«opportunités»* à saisir. En somme, l'homme passe du monde «Pachamama»* au monde OMC, FMI, G7, Monsanto, Google. Et ses attentes sont devenues étranges.

À quel prix avons-nous atteint des limites ?

Le plus grand événement du XXe siècle reste sans conteste (la transformation vertigineuse et) la disparition de l'agriculture comme activité pilote de la vie humaine en général et des cultures singulières.

Ceux qui vivaient dehors et dans le temps de la pluie et du vent, dont les gestes induisirent des cultures longues à partir d'expériences locales, les paysans et les marins, n'ont depuis

longtemps plus la parole, s'ils l'eurent jamais.... Nous avons perdu toute mémoire de ce que nous devions à ces deux types d'hommes.

En ce faisant, nous avons désappris à penser selon (les) rythmes et (la) portée de la Terre. (Michel Serres, 1990)

Peut-on encore changer de chemin ?

L'histoire de la domestication suggère que oui. À condition toutefois de révéler des ressorts encore nondéterminés de la capacité de changement de l'homme occidental. Mais il se peut aussi que certaines portes du changement soient à jamais fermées.
Il n'est pas clair pour nous tous comment concrètement concilier nature et culture, comment faire symbiose avec la nature. Pour cela, il nous faut comprendre que la Terre est un joyau cosmique, un patrimoine unique. Les modèles d'effondrement des civilisations sont ressources-centrés, et indiquent la nécessité de mise en adéquation des besoins des populations avec la capacité des écosystèmes à se régénérer. Cela signifie qu'il
faut penser les ressources autrement, en rebroussant chemin pour passer de l'OMC et al. à «Pachamama»* : la transformation culturelle à venir se veut socialement juste et environnementalement responsable. L'enjeu des ressources doit donc s'inscrire dans le contrat naturel, celui du XXIe siècle — un «fondement de savoir, de pratique et d'industrie» (Michel Serres, 2010).

** déesse Terre-mère dans la cosmogonie andine*
Texte récité par Anaïs Rey-Cadilhac

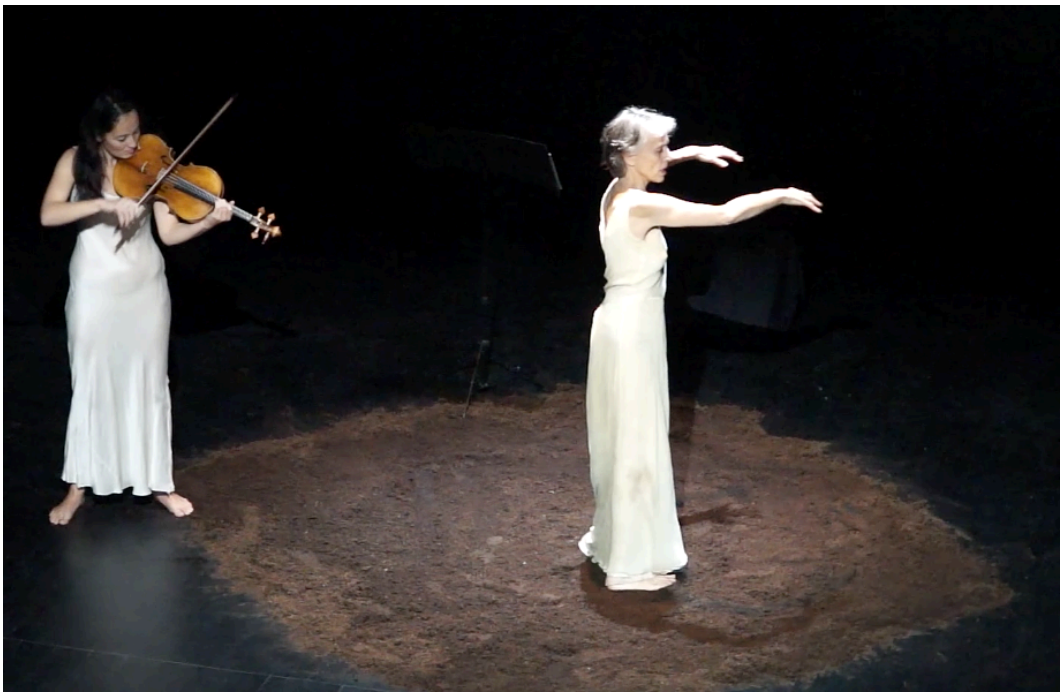
Qing (2009)
pour alto solo et danse solo

Musique : Xu Yi
Chorégraphie et danse: Anne Martin
Alto solo : Cécile Costa-Coquelard

Dans cette pièce — dont le titre évoque selon Xu Yi les idées de pureté, de générosité, de sérénité et de profondeur —, la présence de la danseuse à l'âge mûr symbolise la Mère Nature, la Terre-Mère, déesse Gaïa. Une légende des Algonquins* enseigne qu'en-dessous des nuages habite la Terre-Mère dont est dérivée l'Eau de Vie, qui en son sein nourrit les plantes, les animaux et les hommes.

Anne Martin : «Cette musique me parle par son mystère, son lien étroit avec les éléments — terre, air, feu, eau... Elle m'a inspiré une danse brumeuse et granuleuse, lunaire, indécise…»

** peuple autochtone amérindien, principalement présent au Québec*



Résonance végétale (création mondiale) (2017)
Pour l'Orchestre Cucurbital, vidéo et dispositif électronique spatialisé en multi-pistes

Musique : Xu Yi
Consultant scientifique : Olivier Hamant
Vidéo : Anthony Hertel, Anna Logacheva
L'Orchestre Cucurbital : Gwénael Bihan (vents), Valérie Dulac (cordes), Henri-Charles Caget (percussions)
Écrivain sonore : Jean-Christophe Désert / GRAME
Texte du programme : Philippe Barraud

Anthropocène est un terme récent de chronologie géologique proposé pour caractériser l'époque de l'histoire de la Terre qui a débuté lorsque les activités humaines ont eu un impact global sur tous les «territoires» terrestres, y compris les plus intimes, comme notre propre ADN. Ce concept nous invite à repenser le monde : au fur et à mesure qu'il asservit la Terre à ses besoins, l'Homme s'aperçoit de la rondeur de cette planète, et donc de sa finitude. La compositrice Xu Yi a cherché comment transposer en musique ce concept.

Résonance végétale sera ainsi la première pièce d'un cycle intitulé *Espace Anthropocène*.
La finitude fut ainsi chantée par le poète marocain Aherdane en 1991 :
« *La vie n'était rien d'autre qu'elle, profonde et belle sur la rondeur de la terre.* »

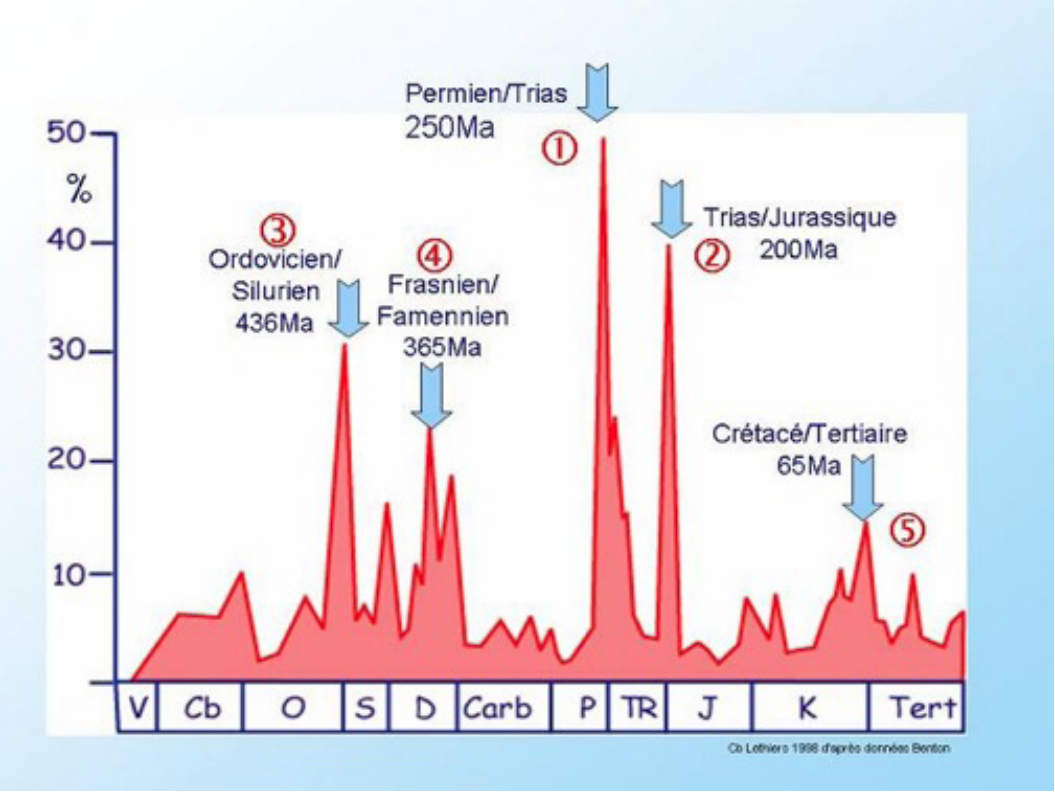
Dans sa thèse inachevée, Bernard Delobelle prolongeait ainsi le vers du poète :
« Nous vivons aujourd'hui la période la plus dramatique qu'avaient perçue Nietzsche et Heidegger, «l'extrême déclin» et «l'expérience de l'abîme» où l'homme moderne est totalement dissocié dans sa volonté de continuer la croissance et de sauvegarder la planète. Incapable de prendre sa décision, il est comme le cheval fou pris de terreur par le nuage de poussière causé par sa propre course. » (Delobelle, 2012)

Le poète québécois José Acquelin a lui aussi parlé de la finitude dans *Paradoxes de la fragilité* en 2008 :
« Chaque vivant se veut, se cherche et s'insupporte car le propre de l'humain est de se vouloir plus que sa volonté, plus que sa finitude, plus que la rondeur de sa propre planète en tentant de mettre au monde un autre monde. »

Un «autre monde», c'est sans doute ce que la musique de Xu Yi cherche à nous faire entrevoir. Véritable poème sonore, *Résonance végétale* met en scène de manière spectaculaire le choc entre l'Homme et sa planète, tout en militant pour une nouvelle symbiose qui permettrait de dépasser ce choc. Nature, culture, technique et sciences s'entremêlent en effet à plusieurs niveaux dans la pièce.

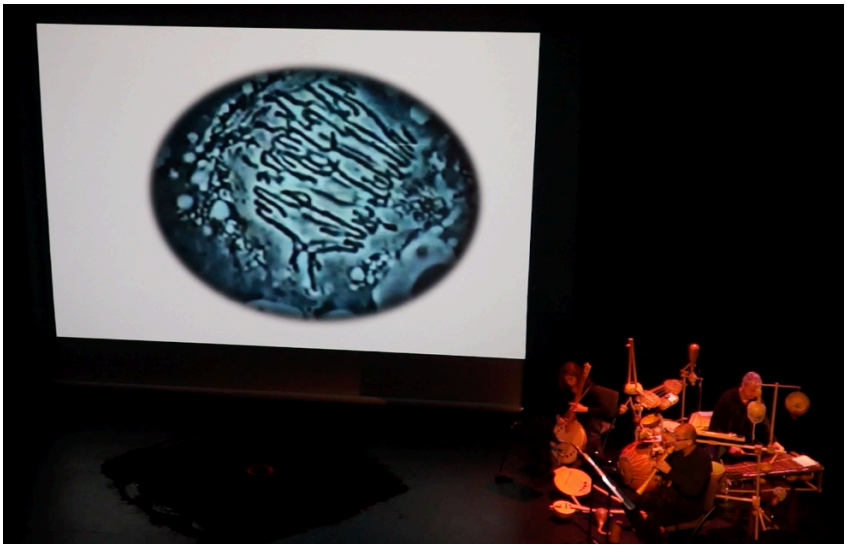
C'est tout d'abord la formation instrumentale qui juxtapose nature et culture, *via* les instruments de l'Orchestre Cucurbital, ces derniers étant «naturels» par leur matériau et «culturels» de par l'artisanat savant (la lutherie) dont ils sont issus. Et si leur matière végétale les relie au passé le plus lointain (l'origine de la vie), ils sont paradoxalement à la pointe de l'innovation. Ils montrent ainsi la voie de ce que pourrait être un «post-Anthropocène» dans lequel l'Homme parviendrait à réconcilier innovations technologiques et respect absolu de l'écosystème qui l'a vu naître…

Par ailleurs, la compositrice s'est inspirée d'une chronologie des crises biologiques pour établir le plan formel de la pièce :

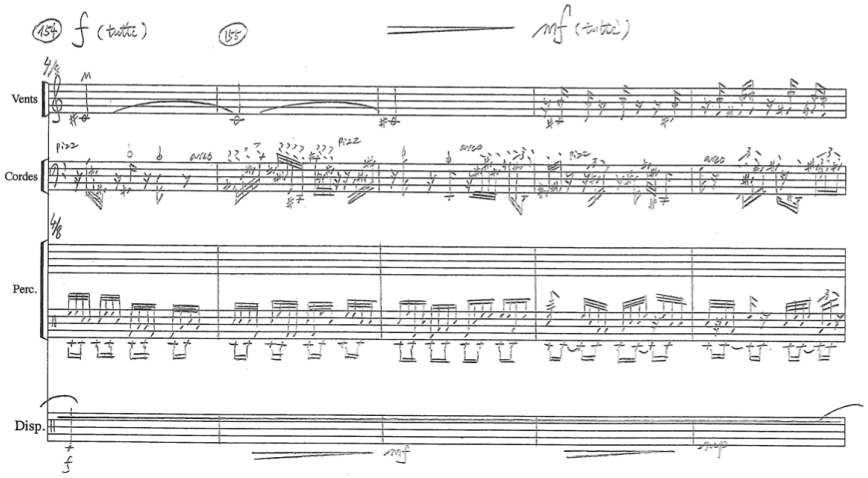


(Ma= millions d'années)

Le parcours dramatique de l'oeuvre reflète ainsi intimement les soubresauts de la nature d'avant l'Homme, cette immense période pré-anthropocène longue de plusieurs milliards d'années. Mais si la courbe de ces crises est respectée, les différents épisodes ont en revanche été remplacés par une autre chronologie, réinventée par Xu Yi, et qui intègre en son sein le fauteur de trouble — l'Homme, sa culture et son industrie. Comme de nombreuses oeuvres dans l'histoire de la musique (Jean-Féry Rebel : *Les Éléments*, 1737, Joseph Haydn : *La Création*, 1798, Darius Milhaud : *La Création du monde*, 1923), la pièce s'ouvre par une évocation des origines, à travers le «tambour de l'eau», cette dernière étant le berceau de la vie sur Terre. Après la naissance de l'amour et celle des religions, arrive l'industrialisation à la fin du XVIIIe siècle — que l'on peut considérer comme la première phase de l'Anthropocène —, puis la «Danse des chromosomes», dont le rythme de valse symbolise selon la compositrice le XIXe siècle, au cours duquel cette industrialisation s'intensifie. Un solo de vièle apporte alors une respiration, et suggère la réflexion de l'Homme sur lui-même. Mais cette accalmie est balayée par le «Chaos du temps moderne», c'est-à-dire des XXe et XXIe siècles et de leur effrayante accélération de l'Histoire. L'oeuvre s'achève cependant sur une note d'espoir, avec le «retour à la simplicité» suivi du «retour à la Terre».



Enfin, le matériau musical lui-même est issu d'éléments naturels, mais vus à travers les yeux de la biologie, culture scientifique purement humaine. Ainsi, les contours mélodiques — notamment ceux joués par les percussions, ou bien au cours de la séquence «chaotique» — transposent en musique la séquence «code barre» introduite dans le premier organisme vivant dont l'ADN ait été entièrement créé par l'Homme (Gibson *et al.,* 2010). Innovation quelque peu effrayante, révélatrice de la conquête toujours plus poussée de nouveaux territoires par l'Homme, jusqu'au coeur le plus intime de la nature… et qui inspire à Xu Yi la mélodie étrange et ambiguë de la «Danse des chromosomes», jouant dans le morceau le rôle du scherzo symphonique, et dont la joie froide et artificielle exprime peut-être l'inconscience de l'humanité s'activant sans relâche à sa propre perte… tandis que la fin de *Résonance végétale*, avec le retour du tambour de l'eau, nous invite au contraire à revisiter notre lien au monde — et en un mot, à redevenir Terriens.



Références :

Acquelin, J, 2008, *Paradoxes de la fragilité*. Eds : Les Éditions Québec Amérique

Delobelle, B 2012. *Décroissance ou catastrophe ? La finitude en éducation au moment de la crise écologique.* Eds : Zigues

Gibson DG, Glass JI, Lartigue C, Noskov VN, Chuang RY, Algire MA, Benders GA, Montague MG, Ma L, Moodie MM, Merryman C, Vashee S, Krishnakumar R, Assad-Garcia N, Andrews-Pfannkoch C, Denisova EA, Young L, Qi ZQ, Segall-Shapiro TH, Calvey CH, Parmar PP, Hutchison CA 3rd, Smith HO, Venter JC. 2010. *Creation of a bacterial cell controlled by a chemically synthesized genome.* Science. 329(5987):52-6.